

En parlant de GABRIEL FAURÉ avec son fils...



GABRIEL FAURÉ
A MORGES (SUISSE) EN 1907, L'ANNÉE
OU IL ENTREPRIT "PÉNÉLOPE"

Si tu veux comprendre le poète, va dans son pays.

- Le conseil de Goethe doit être aussi bon pour le musicien que pour le poète. Ainsi, tous les chemins menant à Rome ou à la Rue des Vignes (Gabriel Fauré habita vingt ans le 32 de cette rue-là) prendrai-je d'abord la direction de Foix.

Et puis j'irai de Foix à Varilhes, de Varilhes à Gailhac-Toulza, de Gailhac-Toulza à Montgauzy.

Rien que de dérouler le chapelet de ces noms en ma mémoire, je crois sentir reposer sur mes épaules le sac de pédestres vacances.

L'Ariège écume en majeure sous un pont de pierre. Et devant le panorama de Foix, ce qui me frappe plus que l'orgueilleux château de Gaston Phœbus en nid d'aigle sur son roc, c'est le beau nom clair de Fauré à l'enseigne d'une auberge du type « où l'on loge à pied et à cheval ». Bien sûr, Foix doit m'offrir davantage. Il suffit d'un syndicat d'initiative. Hélas ! Ce syndicat m'apparaît en la personne d'un fonctionnaire infiniment peu versé dans l'histoire musicale.

— Fauré ? Eh, oui ! Vous allez voir un peu plus haut sa statue, là où y font leur manifestation en musique.

Evidemment, il y a là, à deux pas, un buste du type « qui survit à la cité », au milieu d'un square à palmiers nains qui précède un établissement financier : c'est un Fauré qui semble avoir dans le regard la sagesse et le renoncement desquels brille le suprême Quatuor.

Mais descendons la rivière. Je ne verrai point Varilhes, berceau de la famille Gailhac-Toulza, où sa mère naquit. Mais Pamiers m'appelle. Les appaméens — c'est ainsi que ça se dit — avaient, paraît-il, perdu la maison natale. Ils l'ont, bien entendu, retrouvée. C'est proche la halle, à quelques pas de l'église rouge où il fut baptisé. Entre les deux fenêtres de son étage, cette maison porte, depuis, une plaque :

*Le 12 mai 1845
est né dans cette maison
Gabriel Fauré.*

Mais, voyons ! Quelque chose, dans ce pays, explique-t-il l'art nuancé, sensible et discret de Gabriel Fauré ? Son fils, qui est poète comme il le fut, nous parlera bien des courbes de ses montagnes aux douceurs presque grecques, et de sa lumière spiritualisée. Mais je reste un peu sceptique. C'est, qui sait ? parce que je n'ai point poussé la porte de l'École Normale de Montgauzy. Dominant la belle vallée de la Barguillère, il y a là, paraît-il, un grand jardin de platanes, de pins, de cèdres, de magnolias, et c'est en ce jardin secret, en ce Paradou enchanté et secret, que les quatre ans du petit Gabriel entendirent pour la première fois la musique du vent pyrénéen dans les hauts cyprès à cigales...

Mais ce jardin, je le connais tout de même un peu, par une des illustrations du plus beau livre — du plus filial à coup sûr — qui ait été écrit sur le maître : c'est celui que Philippe Fauré-Frémiet consacra avec la plus pieuse ferveur à son père, comme il en consacra un autre à son grand-père. Ce n'est point là toute son œuvre : elle comprend, par exemple, ce *Grand Geste du Monde*, une des plus nobles œuvres, à coup

sûr, avec *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe*, que la guerre ait inspirées au théâtre. Mais à l'auteur de ce livre définitif, comment aller encore demander quelque chose ? N'y a-t-il pas tout dit de ce qu'il devait dire ?

C'est pourtant avec la meilleure bonne grâce qu'il m'ouvre sa porte, cette porte qui fut celle de Fauré lui-même. Un chat blanc m'accompagne à travers l'antichambre : il n'y a que les chats pour s'accommoder au logis que hantent les ombres. Et sur le seuil du cabinet de travail, Philippe Fauré-Frémiet a à peine besoin de me dire :

— *Ici, rien n'a somme toute changé ; tant je sens qu' si le Maître avait laissé une œuvre inachevée, il pourrait venir la reprendre dans le cadre de son labeur interrompu.*

Je sais pourtant qu'il n'en est rien : le volume plus haut cité nous a montré le fac-similé des suprêmes mesures du suprême *Quatuor*.

— *Ce quatuor à cordes, me dit-il, fut en partie écrit ici-même sur la petite table que voilà. Il fut terminé à Annecy-le-Vieux. Sa dernière photo est datée de là : Août 1924. Les dernières lignes, d'une écriture où l'on pourrait voir quelque hâte, sont du 11 septembre. Il mourut la nuit du 3 au 4 novembre.*

Il pourrait revenir. Le cabinet de travail a une grande baie d'où l'on découvre un horizon reposant de toits et aussi de vieux jardins, avec la masse de beaux arbres. Au fond de ce cabinet, son piano que surmonte toujours l'élégant portrait « méditerranéen » de Sargent : un Gabriel Fauré au fier profil d'humaniste, avec une belle chevelure déjà frottée d'aigail et qui est daté de 1885. Dix ans plus tôt, Camille Bellaigue le décrivait ainsi : « Très brun de visage, avec des yeux et des cheveux sombres, il avait un air de rêve et de mélancolie qu'éclairait parfois un juvénile accès de gaieté un peu gamine ».

Au-dessus de cette table, maintenant rangée contre le mur, une photo datée de Béziers (c'est à Béziers que fut créé *Prométhée*) et au coin de cette table, le petit buste du square fuxéen (de Foix se dit *fuxéen*).

— *Ce buste est de mon frère Emmanuel, me dit Philippe Fauré-Frémiet. Avant de devenir biologiste, il fut, par tradition de famille, sculpteur.*

A l'angle de la fenêtre, je remarque aussi un long télescope de cuivre braqué vers le zénith.

— Le maître s'intéressait-il donc aux étoiles ?

— *Oh ! Il n'en avait pas le temps. Cette lunette est celle de Saint-Saëns. Et il n'y avait vraiment que lui pour être à la fois compositeur, pianiste... et poète.*

Poète, c'est beaucoup dire. Il y a cependant exception à tout. Ainsi existe-t-il un petit sonnet qu'il adressa à Gabriel Fauré quelque premier janvier :

*Monsieur Gabriel Fauré
Le bonjour, je vous souhaite...*

et qui se termine par cette chute heureuse :

*Sur mon rocher solitaire
Quand je regarde en arrière,
Loin, bien loin dans le passé,
J'y trouve plus d'une larme ;
Mais un souvenir me charme
C'est de vous avoir bercé...*

Car, on sait que le jeune professeur de Gabriel Fauré à l'Ecole Niedermeyer continua à le suivre affectueusement. Il ne se fâcha qu'une fois — et ce fut une fâcherie sans lendemain : c'est quand Gabriel Fauré lui offrit sa *Bonne Chanson*, une de ses œuvres qui, pas plus que la *Chanson d'Eve* n'a encore pris, dans l'admiration de bien des mélomanes, sa vraie place.

Et, précisément, c'est de cette *Chanson d'Eve* que Philippe Fauré-Frémiet va me parler maintenant.

— *Vous vouliez du nouveau, me demande-t-il ? Eh bien, en voici. C'est peu de chose. Mais la plus jolie fille du monde, n'est-ce pas ?... Vous savez comment, en vue de représentations de Pelléas et Mélisande à Londres, en 1898, mon père composa une musique de scène pour le drame qui devait, quatre ans plus tard, faire la gloire de Debussy. Vous vous souvenez, dans Debussy, de la chanson de Mélisande à sa fenêtre : « Saint Daniel et Saint Michel, Saint Michel et Saint Raphaël, je suis née un dimanche, un dimanche à midi ». Dans Maeterlinck, c'est une autre chanson qu'elle chante :*

*Les trois sœurs aveugles
Ont des lampes d'or.*

et c'est, bien entendu, celle-là — en anglais — que mon père mit en musique. Pourquoi ne la publia-t-il point ? Je ne sais. Dans ses cartons, elle attendait peut-être son heure. Elle va sonner : *Melisande's Song* va paraître chez Hamelle. La voici, de sa main. Mais, voyez ce thème. Vous le reconnaissez ?

— C'est celui gothique ou déjà prométhéen qui passe dans *La Mort de Mélisande*.

— D'abord. Mais c'est aussi celui qui en 1906 devait réparer, en valeurs longues, dans certain Crépuscule écrit sur un poème de Van Lerberghe, et puis à la façon d'un leit-motif dans d'autres pages vocales (Le Paradis, Un dieu rayonne) qui devaient former plus tard *La Chanson d'Eve*. Pourquoi maintenant ce thème passa-t-il ainsi de *Mélisande à Eve* ? Qui sait ? Dans son esprit, ou plutôt dans son subscioncient, paraissait peut-être quelque couleur nordique. C'est ainsi qu'il repassa de Maeterlinck à Van Lerberghe. En tout cas, la page est vraiment belle, et elle prendra place parmi les plus nobles inspirations de mon père.

... Mais de la *Chanson d'Eve* pleine des bruissements d'un Eden incomparable, combien il est facile de retourner vers l'enfance, et... un beau jardin : c'est encore une fois celui de Montgauzy.

— Malheureusement, me dit Fauré-Frémiet, je n'en ai point de photo à vous offrir. Voulez-vous vous contenter de cette vue du village qu'on avait de là-bas, prise, hélas ! sous une triste lumière d'hiver.

Et pourquoi à cette image-là, ai-je, moi, revu en pensée — la date s'y prête encore — ce coin de cimetière parisien, devant la haute falaise de maisons où, non loin de Messager et de Debussy, le maître du *Requiem* dort du dernier repos. Mais l'homme n'est-il pas un exilé jusque dans la mort ? Et n'est-ce pas dans la terre chaude de Montgauzy que Fauré devrait dormir, à l'ombre d'un grand cyprès à cigales, bruisant des chansons du vent pyrénéen ?

José BRUYR.



MONTGAUZY-EN-ARIÈGE.
OU LE JEUNE GABRIEL FAURÉ PASSA SES PREMIÈRES VACANCES ET DONT
LE SIMPLE PAYSAGE DEVAIT, EN QUELQUE SORTE, MODELER SA SENSIBILITÉ